

Raymond Aron, penseur de l'Europe et de la nation



Giulio De Ligio (dir.)

EUROCLIO
ÉTUDES ET DOCUMENTS



P.I.E. Peter Lang

À mesure que le temps passe, la pertinence des démarches et des analyses de Raymond Aron se confirme au lieu de s'estomper. Parce qu'il a été le commentateur inlassable des événements, parce que ses livres ont souvent répondu à des situations bien différentes de la nôtre, on a pu penser que son œuvre, à l'exception bien sûr des grands ouvrages théoriques, perdrait de son actualité en raison de l'éloignement des circonstances qui lui avaient donné naissance. C'est le contraire qui se produit. C'est de nous et donc à nous qu'Aron parle encore.

À travers la forme politique propre à l'Europe, la journée d'études du 7 juin 2011, dont est issu cet ouvrage, s'était proposé de dégager la science politique que Raymond Aron nous lègue pour mieux comprendre la condition humaine et la situation présente des pays européens.

Giulio De Ligio est docteur de recherche en histoire de la pensée politique de l'université de Bologne, il enseigne actuellement à l'Università per stranieri di Perugia et poursuit parallèlement ses recherches au Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron de l'École des hautes études en sciences sociales (Paris). Il est membre du comité de rédaction de la *Rivista di politica* (Rome) et secrétaire général de l'Istituto di politica (Rome-Pérouse). Il a reçu en 2007 le prix Raymond Aron.

RAYMOND ARON, PENSEUR DE L'EUROPE ET DE LA NATION



P.I.E. Peter Lang

Bruxelles · Bern · Berlin · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

EUROCLIO est un projet scientifique et éditorial, un réseau d'institutions de recherche et de chercheurs, un forum d'idées. EUROCLIO, en tant que projet éditorial, comprend deux versants : le premier versant concerne les études et documents, le second versant les instruments de travail. L'un et l'autre visent à rendre accessibles les résultats de la recherche, mais également à ouvrir des pistes en matière d'histoire de la construction/intégration/unification européenne.

La collection EUROCLIO répond à un double objectif : offrir des instruments de travail, de référence, à la recherche ; offrir une tribune à celle-ci en termes de publication des résultats. La collection comprend donc deux séries répondant à ces exigences : la série ÉTUDES ET DOCUMENTS et la série RÉFÉRENCES. Ces deux séries s'adressent aux bibliothèques générales et/ou des départements d'histoire des universités, aux enseignants et chercheurs, et dans certains cas, à des milieux professionnels bien spécifiques.

La série ÉTUDES ET DOCUMENTS comprend des monographies, des recueils d'articles, des actes de colloque et des recueils de textes commentés à destination de l'enseignement.

La série RÉFÉRENCES comprend des bibliographies, guides et autres instruments de travail, participant ainsi à la création d'une base de données constituant un « Répertoire permanent des sources et de la bibliographie relatives à la construction européenne ».

Sous la direction de

Éric BUSSIÈRE, Université de Paris-Sorbonne (France),

Michel DUMOULIN, Louvain-la-Neuve (Belgique),

& Antonio VARSORI, Università degli Studi di Padova (Italia)

RAYMOND ARON, PENSEUR DE L'EUROPE ET DE LA NATION

Giulio De Ligio (dir.)

Euroclio n° 66

Ce livre a bénéficié du soutien
de la Société des Amis de Raymond Aron

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit, est illicite. Tous droits réservés.

© P.I.E. PETER LANG S.A.

Éditions scientifiques internationales

Bruxelles, 2012

1 avenue Maurice, B-1050 Bruxelles, Belgique

pie@peterlang.com ; www.peterlang.com

ISSN 0944-2294

ISBN 978-90-5201-826-3 (paperback)

ISBN 978-3-0352-6178-3 (eBook)

D/2012/5678/28

Imprimé en Allemagne

« Die Deutsche National bibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site <http://dnb.de>.

Table des matières

Avant-propos. Permanence de Raymond Aron	9
<i>Pierre Manent</i>	

Présentation. La politique digne de l'Europe : l'actualité de la leçon aronienne	13
<i>Giulio De Ligio</i>	

PREMIÈRE PARTIE QU'EST-CE QU'UNE NATION ?

Nature et destin des nations : Aron et la forme politique de l'Europe	17
<i>Giulio De Ligio</i>	
L'État d'Israël, objet de pensée et d'expérience chez Raymond Aron	35
<i>Danny Trom</i>	

DEUXIÈME PARTIE PENSER POLITIQUEMENT L'EUROPE

L'Europe comme corps politique ? L'analyse aronienne de la construction européenne	49
<i>Agnès Bayrou</i>	
Raymond Aron, citoyen français et intellectuel européen	63
<i>Joël Mouric</i>	

TROISIÈME PARTIE
LES NATIONS EUROPÉENNES À L'AUBE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE :
SITUATIONS ET DIMENSIONS

L'Europe à l'âge de l'histoire universelle.....	83
<i>Nicolas Baverez</i>	
La crise de la conscience européenne :	
L'Europe entre décadence et vitalité historique	95
<i>Olivier de Lapparent</i>	
Raymond Aron et la défense de l'Europe :	
Questions militaires et politiques	109
<i>Matthias Oppermann</i>	

ANNEXES

Universalité de l'idée de nation et contestation.....	125
<i>Raymond Aron</i>	
Europe, avenir d'un mythe	141
<i>Raymond Aron</i>	
Notices biographiques des auteurs	157
Index	159

Avant-propos

Permanence de Raymond Aron

Pierre MANENT

Plus le temps passe, plus la pertinence des démarches et des analyses de Raymond Aron se confirme au lieu de s'estomper. Parce qu'il a été le commentateur inlassable des événements, parce que ses livres ont souvent répondu à des situations bien différentes de la nôtre, on a pu penser que son œuvre, à l'exception bien sûr des grands ouvrages théoriques, perdrait de son mordant avec l'éloignement des circonstances qui lui avaient donné naissance. C'est le contraire qui se produit. C'est de nous et donc à nous qu'Aron parle encore. Nous avons pu le vérifier une fois de plus lors de cette journée d'étude sur « Raymond Aron penseur de l'Europe et de la nation » dont voici les actes.

La première raison de cette permanence d'Aron tient à la permanence du politique. Les hommes, les situations, les circonstances changent sans cesse, mais en les saisissant sous l'angle politique, Aron les saisissait par leur aspect permanent. Son attention à l'événement ne relevait pas d'un goût pour le changement ou d'une faiblesse pour l'actualité, mais d'un intérêt passionné pour la vie politique et la nature politique des hommes. Le critère du jugement sur les choses humaines était pour lui immanent au politique. Est raisonnable en politique ce qu'un homme raisonnable ferait compte tenu des circonstances. Proposition qui semble tautologique, mais on en éprouve la validité dans l'analyse des cas concrets, analyse conduite par Aron chaque jour pendant quarante ans. À chaque moment, il y a une configuration des choses politiques qui, si elle ne dicte pas la réponse du citoyen ou de l'homme d'État, détermine l'arc ou la palette des réponses raisonnables, c'est-à-dire à la fois prudentes et justes. En ce sens, Aron était aussi peu webérien que possible. Il accordait, c'est-à-dire il s'accordait très peu de latitude dans son « rapport aux valeurs ». C'est l'observation attentive des faits par un homme juste et prudent qui conduit à suggérer la politique juste et prudente. Il n'avait nul besoin du « supplément d'âme » que tant de contemporains étaient si impatients de lui apporter. Penser l'action juste et prudente, c'était assez.

De cette moralité des faits témoigne la posture d'Aron dans la « question européenne ». Il est facile d'être « nationaliste », il est facile d'être « européiste », et dans les deux cas de mobiliser emphatiquement les « valeurs » en disqualifiant l'autre parti. Il est impossible de caractériser d'un mot la position d'Aron. C'est une même configuration de faits qui tient ensemble les vieilles nations affaiblies et la nouvelle organisation européenne à la vigueur incertaine. Au moins ne commençons pas par effacer la moitié du réel qui nous incommode ! Aron se tient sur cette ligne de faille qui sépare et joint les nations et l'entreprise européenne, il sonde les deux protagonistes, il les teste, il s'efforce d'évaluer ce qu'il y a de fondé et ce qu'il y a de chimérique dans leurs ambitions respectives. C'est d'un arbitrage permanent qu'il s'agit, et qui n'autorise pas de « relevé des conclusions ».

On peut bien sûr rassembler quelques propositions qui encadrent la perspective d'Aron sur la question qui nous occupe. D'une part, sans voir nécessairement dans la nation le chef-d'œuvre de la civilisation qu'y avait vu par exemple Marcel Mauss, Aron regardait la nation comme un cadre légitime d'action qui réclamait justement l'adhésion des citoyens, surtout à l'époque moderne où il n'y a de légitimité durable que démocratique. Qu'était après tout la révolution hongroise qui impressionna tant Aron sinon le mouvement d'un peuple qui voulait vivre « nationalement » ? C'est cette conviction qui forme la base de son adhésion de principe à la V^e République. S'il fut un critique très vigoureux de nombre d'aspects de la politique du général de Gaulle, il en partagea toujours ce qu'on pourrait appeler l'axiome principal : la France est une aventure qui mérite d'être continuée. Mais d'autre part, soucieux, dès la fin de la guerre, de la réconciliation avec l'Allemagne, sa sympathie était acquise à l'entreprise de réunir les nations européennes. Ces dispositions, complémentaires plus que concurrentes, qui sans doute furent largement partagées par ce qu'on pourrait appeler le « centre raisonnable » de la politique française, ne suffirent pas cependant à livrer le caractère propre de la position d'Aron.

Comme le remarque Agnès Bayrou dans son étude si judicieuse, Aron est très sensible à l'embarras de ses contemporains lorsqu'il s'agit de « parler politiquement de l'Europe ». Cette difficulté épistémologique, si j'ose dire, est révélatrice de l'indétermination politique du projet européen. Si la question européenne ne parvient pas à animer la conversation civique des Européens dans leurs diverses nations et entre celles-ci, sinon sous une forme ritualisée ou alors simplement technique, ce n'est la faute de personne, sinon de la chose même, c'est-à-dire de l'Europe comme chose politique qui ne parvient pas à se faire enjeu significatif pour les citoyens européens. En dépit des progrès annoncés de la construction européenne depuis la mort d'Aron, la situation pré-

sente justifierait, je crois, le même diagnostic. Tout en affirmant emphatiquement le contraire, tout le monde agit, et au fond pense, comme si le rapport entre les nations et l'Europe était un jeu à somme nulle, signe encore une fois que nos sociétés ne sont animées par aucune « énergie politique » proprement européenne. Entre la « construction européenne » et la vie des nations subsiste indéfiniment ce hiatus dont on annonce incessamment la disparition.

Un couple de notions, introduit par Aron pour penser en général la politique moderne, permet d'éclairer cette interminable déception qui accompagne l'espérance politique européenne. Il s'agit du contraste entre le *drame* et le *procès*. Le procès, c'est le changement qui, une fois mis en train, échappe largement à l'action politique des hommes et dont ceux-ci ne peuvent qu'essayer de faire le meilleur usage. Le drame, c'est l'action résultant des vertus et des vices des hommes, et exposée aux chances et aux risques de la Fortune. Les Européens semblent avoir confié au procès ce qui, compte tenu de la nature des choses politiques, ne pouvait résulter que du drame, c'est-à-dire d'une action délibérée, audacieuse et risquée, de fondation politique. On escompte qu'au terme indéterminé d'un accroissement quantitatif des appareils européens surgira une Europe politique aussi armée et vaillante que si elle avait été fondée. Or, plus on espère et attend, plus le processus se développe, plus les règles se multiplient, plus les conduites leur sont rigoureusement soumises, et plus l'ensemble du mouvement européen prend les caractères d'une machine de moins en moins capable d'action véritable. Si une Europe politique était en principe possible, et sur ce point Aron suspend son jugement, c'est immédiatement après la guerre qu'était la fenêtre d'opportunité : « Une entreprise aussi révolutionnaire que la création d'un lien fédéral entre des États, depuis des siècles souverains et souvent ennemis, exige une situation exceptionnelle, une disponibilité des peuples, une élasticité des structures¹. »

Si les Européens montrent peu de goût pour le « drame », c'est-à-dire pour l'action politique au plein sens du terme, c'est parce qu'ils regardent le monde en spectateurs. C'est un point qui frappa Aron très tôt, et sur lequel il ne cessa de revenir dans ses analyses. Après la fin des empires coloniaux en tout cas, la discorde entre Américains et Européens n'était point d'abord causée par des divergences sérieuses d'opinions ou d'intérêts, mais par une divergence moins aiguë mais peut-être plus insurmontable de point de vue sur le monde : les Américains agissent, plus ou moins judicieusement, mais enfin ils agissent, tandis que les Européens pour l'essentiel les regardent agir, et commentent le spectacle.

¹ Aron, R. (avec Lerner, D.), *La querelle de la CED : essais d'analyse sociologique*, Paris, Armand Colin, 1956, p. 212.

Ce qu'on pourrait appeler l'idéologie européenne, dont Aron n'a pu voir que les commencements, consiste au fond à généraliser le point de vue du spectateur. Cela risque de conduire à de graves erreurs de jugement sur le monde, car, si l'on n'a pas une ferme intention d'agir, on manque du principal motif qu'aient les corps politiques de s'efforcer de connaître. Le rapport que les Européens entretiennent désormais avec le monde n'est sans doute pas pour rien dans le déclin de leur fortune sur la scène internationale. Ce qu'Aron n'eut pas l'occasion d'observer, c'est qu'à partir des années 1990, ce point de vue devint celui que l'Europe jette désormais sur elle-même et sur son histoire : spectatrice revenue de tout et bien décidée à ne rien faire qui implique le moindre risque d'aucune sorte, elle regarde sa propre histoire comme une suite consternante et incompréhensible d'actions violentes et injustes, dont elle ne se lasse pas de se dissocier. Si Aron fut parfois tenté d'envisager une possible « décadence » européenne, notion dont il n'ignorait pas l'encombrant pedigree, c'est en raison de cet abandon par les Européens de leurs responsabilités politiques.

Nous nous tenons encore en ce point où se tenait Aron, sur cette ligne de faille qui sépare et joint l'Europe et ses nations. Nous ne ferons pas le saut vers l'Europe unie. Nous l'aurions déjà fait si nous devions le faire. Mais nous ne reviendrons pas non plus « chez nous », vers les vieilles nations splendides et solitaires. Il nous reste à méditer cette aventure une et plurielle, qui est plus grande qu'aucune nation, mais qui n'a pas d'existence hors de ses membres nationaux. Quant à l'action future, la seule chose que l'on peut dire, c'est que l'Europe est sans avenir si les Européens ne désirent plus poursuivre leurs aventures nationales, et que les nations européennes vont au-devant de grandes douleurs si elles se révèlent finalement incapables de conduire une action commune. Notre situation, dont la précarité n'échappe à personne, réclame dans les citoyens et les hommes d'État une sorte d'impartialité supérieure. Par ses écrits comme par la teneur de sa conduite, Raymond Aron peut nous aider à acquérir cette rare vertu.

Présentation

La politique digne de l'Europe : l'actualité de la leçon aronienne

Giulio DE LIGIO

Cet ouvrage réunit les actes de la journée d'études qui s'est tenue le 7 juin 2011 à l'amphithéâtre François Furet de l'École des hautes études en sciences sociales de Paris sous l'égide de la Société des Amis de Raymond Aron et du Centre d'Études sociologiques et politiques Raymond Aron (CESPRA) de l'EHESS.

Il s'agissait d'éclairer, conformément à une tradition annuelle de la Société des Amis de Raymond Aron, une importante question contemporaine – ou, ce qui revient au même, un problème permanent de la condition politique des hommes – à la lumière de l'œuvre aronienne. Aussi cette démarche et le choix du sujet de l'année 2011 – « Raymond Aron penseur de l'Europe et de la nation » – ne demandent-ils qu'une courte présentation.

Penser Raymond Aron, ce n'est pas un exercice réservé aux historiens spécialistes de l'étude du XX^e siècle. Éducateur dans la salle de cours et sur la place publique, Aron a invité toute sa vie à entrer en dialogue avec les grands esprits du passé pour se protéger de la médiocrité et pour exercer son jugement devant les drames et les alternatives, les ombres et les lumières qui font l'aventure humaine. Son œuvre développe ce dialogue, elle se révèle une mine pour qui cherche à s'orienter dans l'actualité politique, ou entend se comprendre mieux soi-même. Le colloque organisé par la Société des Amis de Raymond Aron vise à renouveler chaque année les questions que la pensée aronienne ne cesse de poser et à prolonger la discussion autour de ses réponses et de ses démarches, de sa lettre et de son esprit.

L'investigation de la forme politique propre à l'Europe qui a fait l'objet du colloque de juin 2011 se voulait en un sens classique, elle s'est finalement révélée urgente. La crise « multiforme » qui ébranle de nouveau la « construction européenne » paraît contraindre les nations européennes à sortir de leur incertitude, à donner un nom à leur entreprise commune, c'est-à-dire à expliciter leur nature politique. Encore une fois, le « procès » historique – ou la mondialisation – ne paraît pas suffire à réconcilier l'humanité et à satisfaire les nations européennes. Les corps politiques sont

encore appelés à relever les défis du siècle, à délibérer sur les choses du monde.

C'est une leçon qu'on aurait pu trouver, sans attendre les dernières crises, dans l'œuvre aronienne. Après avoir démasqué sa vie durant le mensonge destructeur des fanatismes et des tyrannies, Aron à la fin de son parcours dans le siècle, a invité les bons Européens à ne pas rester « au balcon de l'histoire », à continuer à confronter leur morale – ou leurs principes – avec leur politique, à ne méconnaître ni les servitudes ni les alternatives essentielles que toute époque présente. L'Histoire ne leur promet pas le progrès et ne les condamne pas à la décadence, mais les incite à la réflexion et à l'action. C'est la conscience de la permanence de cet horizon problématique que partagent, dans leurs différentes approches, les études qui suivent. Elles ont toutes pris au sérieux, par la méditation de sa pensée, la proposition qu'Aron avait adressée aux européens qui aujourd'hui ne sont plus divisés sans être vraiment liés : « Il leur incombera de donner à l'Europe unie de la culture une politique digne d'elle ». C'est que peut-être « les principes ne sont rien lorsqu'ils ne sont pas animés par la vie et par la foi », lorsque les hommes et les sociétés ne sont plus capables de les vivre dans l'histoire.

Que soient ici vivement remerciés pour leurs contributions au colloque Philippe Urfalino, directeur du CESPRA, Jean-Claude Casanova, président de la Société des Amis de Raymond Aron, et Philippe Raynaud, professeur à Paris II.

Nous tenons aussi à dire toute notre gratitude à Pierre Manent, pour avoir présidé la table ronde finale du colloque et accepté d'écrire la préface de ce livre ; à Dominique Schnapper, sans laquelle ce livre n'aurait pas vu le jour, pour son soutien et sa bienveillance coutumière ; à Élisabeth Dutartre-Michaut et Christian Bachelier pour la relecture des actes, leur soutien constant tout au long de la préparation du colloque et la précieuse amitié qu'ils nous ont témoignée.

PREMIÈRE PARTIE

QU'EST-CE QU'UNE NATION ?